

Compte rendu de la réunion du 3 juin À (presque) la fin du montage

Texte de présentation de la réunion :

- Alors, tu en es où ? C'est fini ?
- ...

Certains films n'en finissent pas de finir...

Angoisse, irrésolution ou perfectionnisme d'un réalisateur, avis contradictoires, pressions des diffuseurs... de rectifs en rectifs, le bout de la route semble toujours aussi loin.

À l'inverse, d'autres films se terminent alors qu'ils nous semblent inaboutis.

Mais nous, monteurs, *comment* savons-nous quand c'est fini ?

Quand nous avons essoré les rushes ?

Quand nous en avons ras la casquette ?

Quand le temps imparti est écoulé ?

Et en sommes-nous bien sûrs ? N'y avait-il rien d'autre à tenter ?

En partant de quelques exemples mémorables, nous nous poserons la question :

un montage, quand est-ce que c'est fini ?

Voici le témoignage qui a été lu en introduction de la réunion :

Pénélope

Je me suis mise à l'appeler Pénélope. Celle qui tisse le jour et défait la nuit. Le jour on élaborait. On construisait. On prenait des décisions. On était d'accord. Mais le lendemain et de manière chronique, tout était remis en question. Elle avait à nouveau envoyé toutes les quilles au sol et me demandait si on avait bien fait de faire comme ça. Si on ne devait pas redistribuer les cartes autrement.

Elle me disait :

— Mais j'ai un doute. La séquence, là, je sais que tu trouves que ça marche mais pour moi c'est pas encore là.

— Ah bon. Mais qu'est-ce qui n'est pas encore là ? (*Je précise qu'on l'avait déjà monté dans une bonne dizaine de version.*)

— Je ne sais pas. Y'a pas ce petit truc auquel je tiens qui n'est pas là. Mais je ne peux pas vraiment te dire, il faudrait que je revoie encore les rushes.

Elle devait réellement tout voir et surtout revoir.

Après une période très intense de travail, les visionnages achevaient de me noyer dans le vertige des possibles puisqu'elle n'avait pas vraiment de but pour son film, et je ne voyais plus comment l'aider. Si je prenais les rênes c'était trop dur pour elle, si je lui demandais où elle voulait aller elle paniquait et perdait tous ses moyens.

Un jour après une longue discussion et parce qu'il nous était impossible d'avancer dans le montage du film car chaque manipulation dans l'ordinateur lui faisait sortir les larmes, elle m'a dit :

— Je ne peux pas terminer ce film car il ne sera jamais à la hauteur de mes espérances.

J'étais dans un bateau à la dérive. Elle acceptait que je devienne capitaine du navire pour un temps, je donnais la direction, j'assumais les choix, mais à un moment donné c'était reparti. Elle recommençait :

— Oui mais ça... C'est pas vraiment comme ça que je le vois.

Le producteur nous laissait dériver... le temps passait, de session en session, déjà un an et demi. Il payait mes jours de travail et me demandait de la pousser à faire ceci ou cela. D'être dur avec elle. De la menacer de partir. Je n'étais pas d'accord.

J'ai discuté avec plusieurs monteurs de ma situation, tous m'ont conseillé de faire une dernière proposition à laquelle je croyais, puis, de lâcher si cela n'était pas accepté. C'est en gros ce qui s'est passé. J'ai travaillé gratuitement, à mon rythme. J'étais très libre puisque je n'étais pas payée. Je venais pour moi. Pour ce film. Pour ce en quoi je croyais. J'ai fait une version qui me satisfaisait, j'étais allé au bout de ce que je voulais faire pour ce film. Pour moi c'était très clair, le film était là et il était terminé. Le producteur était content. Mais après ça, ma Pénélope voulait encore essayer autre chose.

— Et si on mettait la fin au début ? Et le début au milieu ? Et puis on n'a jamais essayé de commencer par ça...

— Stop ! J'arrête. Fais-le. Moi, je ne peux plus.

Alors ma Pénélope a brodé pendant 6 mois. Au début elle m'envoyait ses montages, puis je l'ai laissé faire toute seule un peu désespérée par la déconstruction de tout ce qu'on avait bâti.

Je voyais le film se défaire. Se déconstruire, partir dans des endroits étranges. Et puis un jour elle m'a rappelé. Elle voulait me montrer la dernière version me disait-elle.

Je me suis enfermée chez moi un soir. Et après une minute de grand silence, un peu anxieuse de ce que j'allais voir, j'ai lancé le QuickTime.

Qu'ai je vu ? Notre travail. À quelques détails près c'était notre travail. Elle y était revenue d'elle-même. Tout était en ordre, comme on l'avait pensé et fait ensemble. Elle avait même trouvé pas mal de petites choses qui donnaient à l'ensemble une cohérence encore plus forte. Des trouvailles qui cette fois ci me réjouissaient.

Alors on a calé une dernière journée de travail. Pour finaliser toutes les deux.

Je n'osais pas croire qu'on allait vraiment terminer. Hé bien ce jour-là, ma Pénélope n'a pas entendu son réveil. Elle a raté son train de banlieue. Et j'ai du rentrer chez moi...

Une histoire sans fin...

Compte rendu

Plusieurs monteurs présents à la réunion ont évoqué des expériences similaires...

Des montages sans fin, perdus et enfoncés dans les dérives des possibilités infinies.

Manque du désir, difficulté à penser le film, essoufflement du regard, angoisse de la fin du film, peur de ne pas amener le film à la hauteur de son fantasme...

En tant que monteur c'est une expérience difficile et déstabilisante de ne pas réussir à finir un film. Trois questions se posent alors :

- comment expliquer et comprendre ce genre de dérive ? ;
- comment est-ce qu'on sait, nous monteurs, monteuses, quand un film est fini ? ;
- comment faire pour s'en sortir ?

Comment expliquer ce genre de dérive ?

1. Le temps de montage mal posé au départ

Quand on commence un montage un chrono se met en place. On a 5 semaines, 12, 16, 20... Il existe une tension entre le temps qu'on nous donne et le temps que l'on sent nécessaire au film. Mais consciemment ou inconsciemment on se programme sur une durée et on adapte aussi notre envie de terminer au temps imparti. L'intégration de ce temps de montage peut parfois nous angoisser et nous braquer contre d'éventuels essais parce qu'on compte le temps qui passe.

Mais ce qui est sûr c'est que si le temps donné au départ pour le montage n'est pas le bon, on le paie plus tard...

Et il n'y a pas que nous qui le payons ! C'est toute la chaîne de postproduction aussi qui le paie ! (Voire de diffusion...) C'est donc l'ensemble de la cohérence économique du film qui est mise en danger.

Après, le montage, comme l'ont dit certains, ce n'est pas une science exacte. C'est important d'avoir un cadre temporel (5, 12, 16 semaines...) mais ce cadre n'est pas forcément gravé dans le marbre ! Les imprévus sont souvent mis sur les plateaux, rarement au montage. Il faut être combatifs, voire parfois, il faut éduquer certaines productions pour dire que finir un film, ça prend du temps !

Le temps du monteur qui plus est, n'est pas le même que le temps du réalisateur ou de la réalisatrice. Il peut y avoir un décalage de tempo et/ou un décalage d'expérience entre monteur et réalisateur. En documentaire, ou en fiction, quand les projets sont longs, difficiles ou quand ils correspondent parfois à un premier film, souvent le monteur va plus vite que le réalisateur. Arriver à une résolution du film trop rapidement entraîne souvent une grande frustration chez eux. Si on va trop vite on le paie nous aussi ! Il faut respecter le temps du réalisateur et certains d'entre nous ont évoqué le fait de se freiner soi-même, ou bien de faire semblant de ne pas être en avance. Le montage est aussi une stratégie humaine !

2. L'absence de production et/ou de diffusion

Parfois la production ou la place du producteur manque. En tant que monteur, on se retrouve seul avec le réalisateur sans tiers, sans regard associé à une connaissance intime du projet, sans couperet budgétaire ou date de diffusion. Rien n'est là pour cadrer, couper de manière concrète, arbitraire ou symbolique le temps du montage. On se retrouve avec une double casquette difficile à assumer : celui qui accompagne le film et son réalisateur et celui qui doit mettre une limite aussi arbitraire soit-elle à la fin de l'aventure.

Autre configuration, un producteur présent mais sans désir pour le film en question car sans diffuseur. Il semblerait qu'un producteur se sente plus généralement engagé et susceptible de prendre sa place quand il a reçu de l'argent pour le diffuser.

3. Le montage virtuel : un outil piègeur ?

La question s'est posée aussi de notre outil de travail. Qui n'a jamais entendu cette fameuse phrase : « Et ça on a pas essayé ... ?

« — Ben, non mais ça n'a pas de sens de faire ça...

« — On peut le faire quand même pour voir ? »

On peut tellement plus essayer que réfléchir, particulièrement avec le virtuel.

Certains d'entre nous ont évoqué le travail de montage en pellicule, quand couper ne suivait pas instantanément la pensée. L'attente parfois du stagiaire ou de l'assistant pour récupérer un rushe dans un bac, toutes les manipulations physiques de la pellicule, imposaient un temps de suspend entre l'idée de la coupe et sa réalisation concrète. Le temps nécessaire parfois pour se dire : « Mais quelle idée idiote ! Ça n'a pas de sens ! » Il faut donc réfléchir à comment résister à l'outil, à sa rapidité et aux possibilités qu'il offre.

4. La multiplicité des regards extérieurs en cours de montage

30 personnes conviées en projection de travail ! Tout le monde y va de son commentaire, propose des solutions... La foire aux plans comme diraient certains ! On est encore plus perdus qu'au début de la projection !

Les regards extérieurs sont souvent importants pour l'avancée d'un film, surtout en l'absence de production. Mais il faut bien choisir les personnes qui vont porter un regard sur le travail en cours afin qu'ils ne prennent pas le film pour argent comptant et ne pas se retrouver, nous monteurs, à faire le tri dans les avis...

5. Multiplicité des versions de montage et usure du regard

Idem pour les versions multiples du montage que le réalisateur veut voir et revoir, comparer avec des sorties DVD. À force de tout modifier, changer des séquences de place, mettre le début à la fin, la fin au début, bref, tout vouloir essayer, puis regarder la version A, la B, la C, etc., on ne sait plus à quoi servent toutes ces modifications, ni ce qui les motive.

Comment est-ce qu'on sait, nous monteurs/euses, quand un film est fini ?

Certains ont évoqué que, malgré l'expérience, finir un film est finalement assez rare. Qu'il y a une différence entre « je l'ai fini » et « il s'est fini ». Nous sommes souvent pris dans un compromis entre l'énergie qu'il faut déployer pour finir un film et le fait qu'il faille terminer.

Souvent, ce qu'on cherche à atteindre quand on veut finir un film, c'est ce moment où on se dit en accord avec le réalisateur : « Ça y est, le film est fini. » Même si des années après on revoit les films et qu'on peut continuer à se dire : « Ah ! finalement j'aurais bien touché ceci ou cela »... finir un film, c'est atteindre ce moment, juste cet instant, où on se rejoint tous pour dire : « C'est fini. » Ça va rarement au delà.

On ne finit un film que si le temps est le bon, avec une connaissance intérieure de la matière. On finit un film depuis le début, on ferme les portes, les unes après les autres. Un film est fini quand il répond à toutes les questions qu'il soulevait au début.

D'autres personnes ont parlé du fait que finir un film arrivait juste après avoir retrouvé les sensations éprouvées lors du visionnage des rushes. Cette première découverte de la matière crée des sensations, des impressions sur nous, brutes, désorganisées, elles soulèvent des questions et peuvent engendrer une pré-vision du film, très instinctive. Puis avec le travail qui commence, on oublie, on monte les séquences, comme de petites briques qui s'imbriquent les unes dans les

autres, on manipule la structure, on plonge dans la matière et parfois on perd le fil. Enfin arrive ce moment où au visionnage on ne voit plus le montage des séquences mais le film en lui-même : « ça y est le film est là » ou « le bébé est né » ! Il s'agit simplement maintenant de le laver, l'habiller, de lui faire les deux trois soins nécessaires pour qu'il fasse sa vie seul. Souvent à ce moment-là, on retrouve ces sensations ou impressions brutes du départ mais de manière organisée et pensée. Le travail les a mises en place presque inconsciemment et ce sont elles qui guident le film.

Un film se termine aussi peut-être quand le film lui-même rejette une ou des séquences. On a souvent une séquence qu'on adore, mais dont on ne trouve pas la place. On essaie de la mettre au début, à la fin... et au final elle reste hors du film.

Finir un film pourrait être aussi le moment que l'on prend pour revoir les rushes. Voir si on les a bien essorés, plus de pépites laissées sur le côté. Re-regarder les rushes, disait une des participantes, « c'est mon cordon que je coupe, c'est ce temps que je prends pour dire au revoir au film ».

Mais quand les portes ne veulent pas se fermer, quelles solutions peut-on trouver pour sortir le film de cette dérive ?

1. Sortir le film de la salle de montage. Le regarder chez soi, dans une salle de projection...
Voire, quand c'est possible, changer de salle de montage et déplacer l'ensemble : film, réalisateur, monteur.
2. Imposer des pauses (une semaine), comme un avertissement inconscient, une scansion nécessaire. Ou bien réduire la journée de travail, permettre la décantation. Laisser reposer, travailler inconsciemment loin de la matière. (Aller marcher, courir...).
3. Repenser l'organisation : monter à deux ; se réserver du temps seul avec la matière.
4. Autre solution : comme pour Pénélope, demander à faire « sa » version, puis se tenir prêt à sauter du navire...
5. Lancer le montage son, créer une dynamique vers la sortie.
6. Prétexter le début d'un nouveau montage.

Pour terminer nous avons évoqué le fait qu'au cœur de notre métier et de cette question (comment est ce qu'on sait qu'un montage est fini ?), il y a la peur des essais infinis, du vertige des possibles. On s'accroche au cadre temporel posé (« dans 12 semaines, c'est fini »), parce que c'est rassurant parce que ça nous empêche d'être aspiré par le vide. Mais il y a des fois où il faut aussi savoir lâcher, ne pas avoir peur... y aller.

La fin arrivera toujours à priori d'une manière ou d'une autre. Bon courage !

Juliette Haubois (LMA)